

Broc, Numa (1986) *La géographie de la Renaissance*. Paris, CTHS, 262 p.

Jean Bergervin

Volume 31, numéro 84, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021923ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021923ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergervin, J. (1987). Compte rendu de [Broc, Numa (1986) *La géographie de la Renaissance*. Paris, CTHS, 262 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 31(84), 514–514. <https://doi.org/10.7202/021923ar>

BROC, Numa (1986) *La géographie de la Renaissance*. Paris, CTHS, 262 p.

Premier numéro de la collection « Format » du Comité des travaux historiques et scientifiques du ministère de l'Éducation nationale française, *La géographie de la Renaissance* de Numa Broc fut publiée une première fois en 1980. La présente édition sacrifie la lisibilité du texte (caractères minuscules) et la qualité des cartes reproduites (réduction excessives en monochromie) à un format pratique (12 × 18,5 cm) et à un nombre engageant de pages (262). Cela dit, l'ouvrage reste pour le lecteur francophone une très utile référence sur cette période de l'histoire de la géographie (1420-1620). Ses index en facilitent la consultation.

L'exposé de nombreuses contributions géographiques et cartographiques de ces deux siècles pendant lesquels l'Europe élargit et affina sa représentation du globe ne limite pas l'histoire de la géographie de la Renaissance à la simple histoire des grandes découvertes. Cette période connut aussi une géographie des savants en marge de celle livrée par les marins (p. 8). Par l'intitulé « Ptolémée et Christophe Colomb », Broc annonce, dès le premier chapitre, son intention d'insister sur le rôle de l'héritage de l'Antiquité dans les travaux des cosmographes et l'influence de ceux-ci sur les explorations. L'auteur renverse en partie la traditionnelle causalité faisant des savants de l'époque de patients compilateurs des données rapportées par les navigateurs. « Finalement, n'existe-t-il pas une dynamique interne, propre à la science géographique, et n'assiste-t-on pas à un développement autonome de certaines de ses branches ? En d'autres termes, les grandes découvertes ont-elles été le seul moteur de ce mouvement et n'apparaissent-elles pas parfois comme des conséquences plutôt que comme des causes du progrès de la géographie théorique ? » (p. 188). Le chapitre XIII sur l'éducation géographique de l'Europe développe cette idée.

Dans le reste de l'ouvrage, Broc se penche d'abord sur la transmission relativement lente des connaissances livrées par les découvertes mais qui, « (...) en bouleversant l'Imago Mundi traditionnelle, ont ébranlé dans le même temps le monde clos du Moyen Âge jusque dans ses fondements les plus solides » (p. 36). Des efforts comme ceux de Hakluyt et de De Bry pour rassembler les données éparses de la littérature de voyage formèrent de grandes collections méthodiques qui contribuèrent à informer le public et à servir parfois des entreprises de propagande (chap. III). L'histoire de la cartographie n'est pas négligée. « Mieux que les relations de voyage, les cartes nous permettront de suivre les étapes de la découverte progressive du monde » (p. 43). L'auteur traite des fonctions et des caractères de la carte, de son iconographie et de ses éléments géographiques (chap. IV), sans oublier l'essor de la cartographie régionale (chap. IX) et le problème des projections (chap. XII). La Renaissance vit également un renouveau de la cosmographie (chap. V). Sébastien Munster reste le représentant de ce genre descriptif et en marque l'apogée (chap. VI). Ses successeurs l'imitèrent et Keckerman individualisa avant Varenus les parties générale et régionale de ce modèle.

Broc termine sur le rapport géographie/art pictural et littérature (chap. XIV et XV). Il établit notamment une analogie entre la perspective en peinture et la projection en cartographie. « Le réseau des coordonnées qui corsète la carte n'est-il pas comparable à l'ensemble des lignes qui ordonnent les plans et les volumes du tableau ? » (p. 219). L'auteur souligne toutefois la très faible influence des grandes découvertes sur l'art de la Renaissance. La littérature italienne connaît la même indépendance, pendant qu'en France Rabelais s'inspire des navigations (p. 230) et Montaigne s'émerveille devant l'Amérique (p. 232).

Nous retiendrons de notre lecture l'apport distinct des savants et des navigateurs. Leurs échanges furent toutefois affectés par le « (...) » blocage épistémologique du savant précartésien qui préfère toujours le commentaire, la glose, la discussion théorique, l'autorité, à la critique, à l'expérience personnelle et à la remise en question douloureuse des certitudes acquises » (p. 239). Entre l'empirie et la théorie, de quel côté se situe aujourd'hui le blocage ?

Jean BERGEVIN
Département de géographie
Université de Genève